

Ceux-là d'un fol amour suivent les dures loix ;
 Un autre se tourmente, & dans un frêle bois
 Oubliant une épouse, une mere éperdues,
 Cherche à travers des flots des terres inconnues.
 Le fage laboureur cultive les fillons,
 Et voit naître l'espoir des futures moissons.
 Ni l'or, ni le porphyre, ni la terre fragile
 De Seve & du Japon, ne parent son asile ;
 Tous les jours sur sa table on n'accumule pas
 Cinquante mets divers qui hâtent le trépas.
 S'il ne voit pas le soir la fidele Zaïre
 Qui sous le coup fatal de son amant expire ;
 Si devant un autel Iphigénie en pleurs,
 Ni le cruel Atrée exhalant ses fureurs,
 De ses yeux attendris n'arrachent point des
 larmes,
 Ne la remplissent point de troubles & d'alarmes ;
 D'un plaisir pur & simple il goûte la douceur :
 Son ame où la vertu, les mœurs & la candeur
 Ont fixé leur séjour, fidelle à la nature,
 De ce bruiant orgueil dédaigne l'imposture. (a)

On lira avec un plaisir particulier le morceau suivant ; il n'est malheureusement que trop vrai, que la classe la plus utile & la plus respectable des citoyens, se voit impitoyablement égorgée ou ruinée au moment où l'espoir de recueillir les fruits de ses peines & de ses constantes fatigues, sembloit lui être assuré. N'est-ce point priver une nation de ce qui intéresse le plus son existence que de détruire les moissons naissantes & de lui enlever ou faire désertter les hommes préposés à leur culture ? Peut-on choisir un tems plus nuisible à l'état que celui-là pour couvrir les campagnes de soldats. On s'ôte une ressource dans l'incertitude de l'issue des combats, le sort des armes mettant souvent en

(a) Autres réflexions sur le bonheur des agricoles, 1 Decemb. 1781. p. 427.